Document generated on 08/13/2025 9:39 a.m.

Québec français

Québec
De mots et d'histoire

Gilles Pellerin

Number 151, Fall 2008

Québec vue par…

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44088ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (2008). Québec : de mots et d'histoire. *Québec français*, (151), 28–32.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

On l'appelle volontiers la perle de l'Amérique. Personne ne lui conteste ce titre. Pour quiconque l'embrasse du regard pour la première fois, elle apparaît comme l'une des trois ou quatre villes les plus belles du continent.

Jean-Charles Harvey (1891-1967), *Visages du Québec*, 1964.

QUÉBEC : DE MOTS ET D'HISTOIRE

PAR GILLES PELLERIN*

Il pleut souvent à Québec, chacun songe à s'en plaindre, à moins d'avoir l'esprit littéraire : la plus belle ville d'Amérique du Nord (je suis chauvin, autant établir la chose d'emblée) doit à la pluie, à la neige, au vent, bref à la *mauvaise* température une partie de son charme. Québec est verte, Québec est grise, Québec est blanche, elle s'enveloppe volontiers d'une aura que rendent possible la bruine et le brouillard. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller à la nouvelle promenade Samuel-de-Champlain et de voir comment Saint-Michel de Sillery dresse sa flèche dans la lumière saturée d'humidité[1]. Mieux : à l'embouchure de la rivière Etchemin, on a sur le Cap Diamant un point de vue qui permet de s'imaginer de retour au XIX[e] siècle, à l'époque où l'on a fait de Québec *the most romantic* et *the most picturesque city in America*, comme l'ont appelée de nombreux observateurs anglais.

Québec est une ville superlative, et ce sont probablement les visiteurs anglo-saxons (états uniens ou britanniques) qui en ont les premiers saisi la juste mesure. Marc Rochette a créé, il y a plusieurs années, une « promenade littéraire » qui rend compte de ce que les Dickens, Melville, James, Thoreau et autres Lovecraft[2] ont raconté à propos de cette destination dont le maître de l'effroi signalait que les brumes lui donnaient les qualités, celtiques, de la rêverie et de la fantasmagorie.

Une ville d'histoires

Le tracé des rues pourrait servir de trame à une histoire de la ville. La sinuosité des tracés initiaux montre qu'en un temps l'on a tenu compte de la topographie. Puis la géométrie[3] rectiligne s'empare des faubourgs, hachurée çà et là par des diagonales (chemins Gomin et de la Canardière, rue de l'Aqueduc), avant que n'apparaissent les arrondis de la banlieue. Québec a changé au fil du temps ; elle a toutefois su garder des traces de l'histoire ancienne.

Dans *Originaux et détraqués*, Louis Fréchette pose en 1892 les termes de l'équation fondamentale à propos de Québec : a-t-elle le droit d'évoluer, d'adhérer au monde moderne, ou doit-elle s'en tenir à « son passé héroïque et légendaire » ? Opter pour la seconde proposition, c'est privilégier une politique architecturale et urbaine de conservation, au risque de faire de la « vieille capitale » un conservatoire organisé sur le mode du « Je me souviens » de Taché. *Modus operandi* qui trouve son expression dans la rénovation rigoureuse des bâtiments, en dépit des coûts en cause, dans l'érection de monuments commémoratifs (on maintiendra alors la statuaire classique) et par le pavage à l'ancienne de certaines rues. Charge périlleuse que la conservation : la mémoire est une faculté qui oublie, dit le proverbe, ou du moins qui se souvient mal, surtout en ce pays qui prend souvent l'amnésie pour vertu politique[4]. La littérature n'aurait-elle pas tendance à suivre cette voie, à faire de Québec une vitrine d'antiquaire ?

Fréchette met en scène des personnages aux yeux de qui quelque chose disparaît à Québec, à commencer par « ces charmantes manières, quelque peu ancien régime ». En décrivant les us et coutumes des vieux Québécois, en les campant dans leurs vêtements anciens, Fréchette énonce une des fonctions de la littérature, à savoir sa capacité à réifier la réalité, à en faire un élément plastique et solide. Il n'est pas fortuit qu'il se réfère alors aux toiles d'Antoine Plamondon et d'Adrien Hébert : la représentation, quel qu'en soit le langage artistique, est ce que nous avons trouvé de mieux pour combattre l'évidement du temps et la certitude de notre disparition. L'art[5] constitue le seul présent réel, fiable. Là, Québec surgit, géologique et historique, Québec de cap, de roc et de pierre de taille. Un présent lithique[6] assez grand pour englober le passé.

Dans sa jeunesse, le passé se prenait pour le présent : *Le premier jardin* d'Anne Hébert restitue l'impression extravagante (dont nous avons le témoignage dans les récits de voyage des missionnaires et des explorateurs, à commencer par les textes *originels* de Cartier et Champlain) éprouvée par les Européens en pénétrant l'estuaire du Saint-Laurent et en mouillant à ce qui avait été Stadaconé. Le regard initial est européen, étourdi de grandeur, éperdu de sauvagerie. Mais il traduit aussi une volonté de civilisation : Cartier, que ses lubies finiront par discréditer à la cour de François I, voit une terre « fructiférante » dans les alentours du Petit Stokeham actuel. De la première résidence des récollets, le frère Sagard dit que « [son] jardin et verger est aussi très beau et d'un bon fond de terre ; car toutes nos herbes et racines y viennent très bien, et mieux qu'en beaucoup de jardins que nous avons en France, et n'était le nombre infini de mousquites et cousins qui s'y retrouvent, comme en tout autre endroit de Canada pendant l'été, je ne sais si on pourrait rencontrer une plus agréable demeure…[7] ». Bref, la prise de possession du lieu se réalise dans une volonté de sédentarisation, de domestication. Le roman du terroir s'y mettra à son tour, deux siècles plus tard, et racontera le malaise perpétuel de ceux qui désirent ici autre chose que de la terre arable : le chemin (Le Survenant), la chasse (Didace), la drave (Menaud), le gain usuraire (Séraphin). Élargir le propos présent à l'ensemble du continent, du Nouveau monde français, exigerait de dresser une dialectique du nomadisme (avec, au premier chef, le coureur de bois) et de la sédentarité (avec cette fois la figure du notable[8]). À Québec, ce dernier personnage existe, il remplit les pages, comme repoussoir, des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey.

Québec, une ville à écrire / décrire

Comme le prime regard était européen, jeté sur un monde qui, à la suite de Lahontan, représenterait bientôt le lieu par excellence de l'exotisme, le paradis perdu du Bon Sauvage, il est normal que la littérature ait alors encore peu parlé de Québec, de sa *réalité*. L'Amérique était un appel vers l'ailleurs, vers les confins[9], ce qui, chez les écrivains états uniens dans le sillage de James Fenimore Cooper, deviendra le roman de la Conquête. Il manquait par ailleurs ce que certaine sociologie qualifiait utilement de *conditions objectives* pour qu'existe la littérature : le nomadisme n'a pas besoin de l'écrit, la tradition orale lui suffit – ce qui a brutalement disqualifié les Amérindiens au chapitre des cultures comparées. Le sort des *Canadiens* n'est guère plus enviable sous ce rapport : ils adoptent plus volontiers la mobilité de ceux-ci que la stabilité foncière dont rêvait l'intendant Talon.

En situation coloniale, le visiteur écrit sur l'indigène et son monde, mais pas l'inverse. Aussi faut-il attendre le rétrécissement du pays, consécutif à l'établissement du Régime anglais, pour qu'apparaisse un regard endogène. Dans *Les Anciens Canadiens*, Philippe Aubert de Gaspé père raconte l'histoire emblématique de l'amitié entre Archibald Cameron of Lockheill et Jules d'Haberville, que les rigueurs de la Guerre de Sept Ans placent dans des partis adverses au moment de la chute du Canada. Situation dramatique idéale : Arché (Archibald, le « montagnard écossais ») éprouve pour la sœur de Jules un sentiment que la jeune

fille lui rendrait volontiers, n'était le patriotisme qu'elle estime de son devoir d'afficher et de confirmer en restant célibataire. Le thème des *deux solitudes* vient d'entrer dans nos lettres. Et Québec s'affiche enfin comme décor urbain[10].

Il aurait pu émerger ici une société neuve résultant de l'union franco-britannique. Sylvie Chaput, dans *Les cahiers d'Isabelle Forest*, reviendra sur cette époque (nous sommes dans les années 1830, au moment où déferle le typhus et éclate la Rébellion), où jamais le Canada n'a été aussi près de ce qu'on nous affirme qu'il devrait être. La romancière campe dans Saint-Roch une scène

parfaitement romantique entre Isabelle Forest et Aubert de Gaspé fils. Mais le rêve d'une fusion des vitalités française et britannique exigeait le consentement mutuel des deux parties contractantes. On incendie plutôt les locaux du journal *Le Libéral* de Joseph Légaré, et l'armée la plus puissante du monde a tôt fait de mater les éléments réformateurs de la société canadienne. Québec, nous rappelle Jean Chartier dans *La taupe*, est alors une ville de garnison où l'occupant gardera pendant longtemps l'attitude circonspecte de Murray après l'entrée dans la ville des troupes anglaises, en septembre 1759 : il faut redouter l'habitant des lieux, même si tout indique qu'il est soumis.

La fin du XIX[e] siècle marque le déclin littéraire de notre ville : à l'École de Québec succède l'École de Montréal. On prendra la mesure de l'écart entre les deux en comparant *La légende d'un peuple* de Fréchette à l'œuvre météorite de Nelligan : les points d'ancrage ont changé, du style déclamatoire on glisse vers un lyrisme ouvert à l'image étrangère, voire exotique, exprimant paradoxalement l'intimité jusque dans la névrose. Par ailleurs, la littérature du terroir délimite un territoire où la campagne s'oppose à la forêt (lieu de la régression) et à la ville (lieu appréhendé de la perdition). Mais voilà, il y a des écrivains nés à Québec, attachés à ce nouveau terroir – que je qualifierais d'*asphaltoir*. Notre ville offre une polarité topographique idéale pour que se dessine l'un des axes fondamentaux du roman : la volonté d'ascension. Roger Lemelin, fils de la paroisse Saint-Joseph, fait de la dichotomie, encore vivante, de la basse et de la haute-ville le moteur même d'*Au pied de la pente douce*. L'auteur capitalise sur le succès de son premier roman avec *Les Plouffe* (le roman et le téléroman) puis *Pierre le Magnifique* (où la haute-ville s'absorbe en quelque sorte dans le Séminaire).

De la haute-ville est issu l'essentiel de la représentation littéraire : du moins, Sylvain Lelièvre (si l'on veut un petit instant inclure la chanson dans notre domaine) a-t-il cru nécessaire de proposer une endogénéité de seconde génération, celle de la basse-ville. Alain Beaulieu, pour sa part, s'éloigne des images d'Épinal associées à la capitale romantique des premiers temps : il place ses romans *Le joueur de quilles* et *Fou-Bar* au cœur des tensions sur lesquelles se penche la sociologie : nos villes se construisent dans l'inégalité sociale, ce qui au plan du roman entraîne son lot de personnages prêts à vivre dans les marges au nom du désir d'ascension qui fonde le genre romanesque. Toute communication entre les deux mondes ne va pas sans risque : Charles, le frère de Stéphanie de Bichette de « La maison de l'Esplanade » d'Anne Hébert, paie cher sa mésalliance avec une couturière de la basse-ville et se voit contraint de vivre dans « la rue des Irlandais » – le faubourg à Guénette, probablement.

À cet axe vertical, il faut en ajouter un autre, horizontal et fluide, qui se dessine dans l'œuvre de l'écrivain le plus volontiers associé à Québec, Jacques Poulin. Le principe d'élévation plus haut mentionné est en effet pratiqué sur le mode mineur dans ses romans de l'écoulement, rythmé par le Saint-Laurent[11]. Son tout premier roman, *Mon cheval pour un royaume*[12], joue sur deux tableaux : la suspension du temps (la calèche se profile devant la porte Saint-Louis sur la couverture de l'édition originale, attirant l'attention sur un des éléments iconiques reconnus de Québec) et l'insertion de la nouveauté, sous forme de code moral (la vie à trois) et par le motif de l'explosion – le Québec vit alors une période turbulente, encore que l'histoire s'y écrive davantage à Montréal, le rôle de capitale ne lui ayant sans doute jamais autant échappé qu'au moment de la crise d'Octobre.

On est loin du souffle héroïque de Pamphile Le May (*C'est un brillant joyau que le fleuve orgueilleux ° Sertit avec amour dans son onde sereine*) : qui attend de belles pages descriptives sur Québec dans Poulin sera déçu. Le Saint-Laurent possède une égale capacité de signification, du moins pour les Québécois : le romancier choisit donc de ne pas dire grand-chose de l'un et de l'autre, et s'en remet pour l'essentiel à des circuits toponymiques, à quelques mentions associées aux marées[13] et au brouillard, utiles dans le développement de l'action ; l'esprit des lecteurs fait le reste. L'essentiel se joue dans la forme plutôt que dans l'évocation des lieux de référence : comme les marées, les événements semblent avancer puis retraiter, dans un mouvement de va-et-vient généralisé : l'hélicoptère du patron dans *Les grandes marées*, les allées et venues de Bungalow dans *Le Vieux Chagrin*, les allers et retours de Québec à l'Île d'Orléans dans *La traduction est une histoire d'amour*. À l'autre bout du spectre dont cette écriture languide serait un pôle, le volet mémorialiste de l'œuvre de Claire Martin jaillit avec une vivacité telle qu'en son temps *Dans un gant de fer* a ébranlé le pays : d'Everell[14] (lieudit ancien de la côte de Beauport où vivait la famille Montreuil) au couvent des ursulines, on assiste à une exécution, digne de *Totem et tabou*, de la figure paternelle et des religieuses.

Parmi les mythes que sécrète Québec, il en est un que je qualifierais de *supermythe* – il les contient, à la fois tout et partie :

l'Éternel Retour. La Flora Fontanges du *Premier jardin* (la référence à l'Éden, au terreau primordial, est déjà dans le titre), dont on a fait remarquer qu'elle pourrait être le double de son auteure[15], revient à Québec, où vivent sa mère et sa fille, renouer avec son passé. Si Québec convient au propos, c'est grâce à sa sédimentation : au coin de certaines rues où l'on interdit le stationnement des voitures, il est possible de s'imaginer à une autre époque, romantique ; le plus souvent elle offre en simultanéité le passé et le présent. Il se dégage de cela une charge cathartique sans doute incomparable en ce qui concerne la psyché québécoise. Si l'on revient toujours à Québec, c'est Limoilou qui joue ce rôle, dans une portée résolument psychanalytique dans *La Cavée* de Guy Cloutier, sur les bords de la rivière Lairet, maintenant canalisée.

Le livre à Québec

Préparer *Québec, des écrivains dans la ville*, il y a une dizaine d'années, m'a persuadé que notre ville vivait son âge d'or en ce qui a trait à la littérature. Quel contraste du moins avec la ville dans laquelle je m'étais fixé, notamment en ce qui a trait aux maisons d'édition : elles couvrent à peu près tout le spectre éditorial, avec des chefs de file dans certains domaines[16]. Que l'édition fleurisse en nos murs va de soi quand on considère que plusieurs des meilleures librairies ont pignon sur rue dans Québec (les Montréalais, souvent perçus comme rabat-joie sur ces questions, sont d'ailleurs les premiers à en convenir) et que trois des quatre grands magazines d'information littéraire sont d'ici : *Nuit blanche*, *Québec français*, *Le libraire*. Le dynamisme ne s'arrête pas là, comme en font foi l'émergence de Rhizome comme diffuseur de spectacles littéraires, la pérennité des lundis des Poètes de l'Amérique française, l'internationalisation du Salon du livre et le rôle séculaire assuré par l'Institut canadien.

On constate pourtant que Québec ne retient plus ses jeunes écrivains. Au terme de ce trop rapide survol[17], force est de constater qu'il faut se pencher encore et toujours sur les *conditions objectives* de l'existence de la littérature, même dans une ville qui semble de si près liée à l'expression. □

---

* *Écrivain, éditeur (L'instant même) et professeur de littérature au Cégep François-Xavier-Garneau*

Principaux titres cités

AUBERT DE GASPÉ, Philippe (père), *Les Anciens Canadiens*, édition critique par Aurélien Boivin, Presses de l'Université de Montréal, 2007, 782 p.

———, *Fou-bar*, Montréal, Québec Amérique, 1997, 227 p.

BEAULIEU, Alain, *Le joueur de quilles*, Montréal, Québec Amérique, 2004, 264 p.

CHAPUT, Sylvie, *Les cahiers d'Isabelle Forest*, Québec, L'instant même, 1996, 296 p. Elle est aussi l'auteure de *Promenades* (L'instant même, 1998, 109 p.).

CHARTIER, Jean, *La taupe. Chronique d'un référendum. Acte 1 : Les Américains à Québec*. Québec, L'instant même, 2005, 336 p.

CLOUTIER, Guy, *La Cavée*, Montréal, l'Hexagone, 1987, 138 p.

COLLECTIF, *Québec. Des écrivains dans la ville*. Narration générale de Gilles Pellerin. L'instant même / Musée du Québec, 1995, 175 pages. L'auteur a situé plusieurs des nouvelles des *Sporadiques aventures de Guillaume Untel* (Asticou, 1982, 174 p.) dans la capitale.

FRÉCHETTE, Louis, *Originaux et détraqués*, Montréal, Boréal, 1992, 275 p.

HARVEY, Jean-Charles, *Les demi-civilisés*, édition critique par Guildo Rousseau, Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, Presses de l'Université de Montréal, 1988, 299 p.

HÉBERT, Anne, *Le premier jardin*, Montréal, Boréal, 2000, 188 p.

———, *Le torrent*, Montréal, BQ, 1989, 181 p.

LEMELIN, Roger, *Au pied de la pente douce*, Montréal, Stanké, 1999, 355 p.

———, *Les Plouffe*, CLF, 1968, 400 p.

———, *Pierre le Magnifique*, Institut littéraire du Québec, 1952, 277 p.

MARTIN, Claire, *Dans un gant de fer*, édition critique par Patricia Smart, Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 663 p.

POULIN, Jacques, *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal, Leméac, 2006, 131 p.

———, *Le Vieux Chagrin*, Montréal, Leméac, 2005, 187 p.

———, *Les grandes marées*, Montréal, BQ, 1990, 209 p.

———, *Mon cheval pour un royaume*, Montréal, Leméac, 1987, 190 p. (La couverture à laquelle il est fait allusion est celle des éditions du Jour, parue en 1967).

SAGARD, Gabriel, *Le grand voyage au pays des Hurons situé en l'Amérique vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle-France dite Canada*, Paris, Librairie Tross, 1865, repris par *Les Écrits du Canada français*, n° 37, 1973.

THIBAULT, Louis-Jean, *Reculez falaise*, Montréal, Éditions du Noroît, 2007, 100 p.

Notes

1 Cette saturation contribue au découpage des silhouettes urbaines, permet de dégager les petits toits égrisés et les rides sur le visage de Québec chères à Alain Grandbois dans *Visages du monde*.

2 Évidemment, la *Promenade des écrivains* [www.promenade-ecrivains.qc.ca], aujourd'hui dirigée par Marie-Ève Sévigny, inclut surtout les auteurs du cru. On consultera aussi à profit les deux ouvrages de Luc Bureau, sous-titrés *Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers : Pays et mensonges* (Boréal, 1999) et *Mots d'ailleurs* (Boréal, 2004). Les auteurs anglo-saxons nous rappellent qu'à titre de capitale coloniale, Québec était une destination prisée par des touristes en mal d'exotisme. Lovecraft, dont on a parfois avancé que sa ville imaginaire d'Arkham empruntait à Québec, l'ignorait sans doute, mais il avait été précédé ici par une présence anecdotique comme les aiment les lecteurs de littérature fantastique : selon Yves-Gérard Le Dantec, James Usher, né à Boston en 1807, et Agnes, à Québec en 1809, modèles des protagonistes de la fameuse nouvelle « La chute de la maison Usher » de Poe, seraient morts en nos murs.

3 Ce qui arrive tôt avec les traits carrés de Charlesbourg.

4 La célébration du quatrecentième a donné lieu à un débat continu sur cette question, dont il ressort que le révisionnisme se porte on ne peut mieux. Faut-il s'en étonner, considérant le sort infligé aux programmes d'histoire nationale depuis un quart de siècle ?

5 Au sein de quoi je range la littérature – je le précise pour signaler que je ne la tiens pas que pour pur phénomène sociologique.

6 La triangulation temps / pierre / mémoire se retrouve dans la poésie de Louis-Jean Thibault (*Reculez falaise*, recueil totalement consacré à Québec, ses rues, ses maisons, ses habitants) : « On en viendrait presque à croire que le temps n'abolit rien, ne déchire ni le granit ni la mémoire [...] ».

7 Gabriel Théodat Sagard, *Le grand voyage au pays des Hurons situé en l'Amérique vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle-France dite Canada*, Paris, Librairie Tross, 1865, repris par *Les Écrits du Canada français*, n° 37, 1973, p. 242-243.

8 Difficile d'exclure le fonctionnaire du portrait : pensons à la dichotomie mise en place entre Achille et son demi-frère Thomas (qu'on ne voit d'ailleurs pas sur scène puisqu'il échappe à ce petit monde claquemuré) dans *Au retour des oies blanches* de Marcel Dubé.

9 Qu'on me permette de traduire par « imaginaire des confins » le fabuleux thème du *Last Frontier*, dont les avatars, de Cooper à George Lucas, en passant par Jack Kerouac, ne manquent pas : roman et cinéma western, *space opera* (qui en est le prolongement sur un axe vertical), roman et cinéma de la route. Les explorateurs québécois, les Joliet, Nicolet, Laviolette, La Vérendrye, Charbonneau, ont sillonné le continent, mais en coureurs de bois, en nomades. Le roman de la Conquête marque une appropriation. Il est significatif qu'il n'existe pas dans nos lettres, sinon par imitation (pensons au cas d'Ernest Dufault, alias Will James, rapporté par Jacques Godbout).

10 Québec réapparaît ensuite dans les romans de Rosanna Eleanor Mullins (*Le manoir de Villerai*, traduit en 1861), Joseph Marmette (*François de Bienville*, 1870 ; *L'intendant Bigot*, 1871 ; *Le chevalier de Mornac*, 1873 ; *La fiancée du rebelle*, 1875), William Kirby (*Le chien d'or*, roman de 1887 adapté en français par Pamphile Le May), Ernest Myrand (*Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, essai à caractère narratif, 1890), John Talon Lespérance (*Les Bastonnais*, traduit en 1896). La liste peut sembler courte : la production romanesque est alors extrêmement limitée. Cette veine, issue de Walter Scott, nous vaut aujourd'hui des œuvres comme la trilogie *Marie Laflamme* de Chrystine Brouillet. Tous les genres sont maintenant conviés : des romans d'aventure pour la jeunesse, tels *Guillaume Renaud* de Sonia Marmen et *Mon pays à feu et à sang* de Maxine Trottier, *Bruine assassine* de Hada López ; des romans historiques qui nous rappellent que nous vivons dans la ville de Joseph Marmette, comme *Les Portes de Québec* de Jean-Pierre Charland, des romans policiers (le cycle en cours des Maud Graham de C. Brouillet, dont *Le collectionneur* et *Les fiancées de l'enfer*) *Meurtre au Soleil* d'Antoine Yaccarini, *Un viol sans importance* de J.-P. Charland, *Meurtres à Québec*, ouvrage collectif (source : Nathalie Ferraris, *Le libraire*, n° 46, avril-mai 2008).

11 J'ai d'abord écrit « le fleuve », mais j'ai eu peur que le caractère absolu que nous, habitants de la capitale, donnons au mot, ne convienne pas : il y a des fleuves dans le vaste monde, mais il y a *le* fleuve, cela s'entend dans notre voix.

12 On aura noté que le titre de ce roman paru en 1967 retourne la repartie célèbre de Richard III dans la pièce éponyme de Shakespeare.

13 « Mes rapports avec le fleuve étaient ambigus. J'étais heureux de savoir que le fleuve était là, tout à côté, pendant que je travaillais. Il donnait, me semblait-il, un peu de force et de régularité à ma pauvre inspiration. Mais, avec ses bateaux, ses marées, ses goélands, sa lumière et ses couleurs changeantes, il était beaucoup trop distrayant, alors je m'arrangeais pour ne le voir qu'à moitié » (*Le Vieux Chagrin*, p. 47).

14 La nouvelle éponyme du récent recueil *Le feu purificateur* revient sur ce « désert ».

15 Anne Hébert a, comme Flora, connu la célébrité hors du pays natal.

16 Alire, Alto, Éditions de la 8, Éditions du Musée national des beaux-arts du Québec, L'instant même, Loup de Gouttière, MultiMondes, Nota Bene, Presses de l'Université Laval, Publications du Québec, Quatre Septembre, Septentrion, Sylvain Harvey... voilà qui ratisse large !

17 Où il n'a été rien dit des *Contes, légendes et récits de la région de Québec* récemment rassemblés par Aurélien Boivin, d'Adrienne Choquette, de Louis-Guy Lemieux, de Louis Jolicœur, de Marie Laberge, de Jean Provencher, de Pierre Morency, d'Octave Crémazie, d'Esther Croft, d'André Berthiaume, d'André Ricard et de combien d'autres...

LA FACE CACHÉE DE LA LUNE

ROBERT LEPAGE

(extrait)

Mise en contexte : *Philippe tourne une vidéo pour SETI, destinée à être envoyée à des extra-terrestres dans l'espoir de les intéresser à notre civilisation. Dans cet extrait de la pièce, il entreprend de faire connaître les Plaines d'Abraham à nos éventuels visiteurs.*

[...]
Philippe enfourche la mobylette. Sur le mur du fond défilent des images vidéo en négatif du parc des Champs-de-Bataille.

Alors, à défaut de pouvoir vous montrer la campagne environnante, j'ai pensé vous faire visiter le parc des Champs-de-Bataille, qu'on appelle aussi les [P]laines d'Abraham, question de vous donner une petite idée de ce à quoi ressemble la nature. Le parc des Champs-de-Bataille, comme son nom l'indique, a déjà été un endroit de combats et d'affrontements mais, aujourd'hui, c'est devenu un endroit très paisible. C'est un immense parc au milieu de la ville. C'est le genre d'endroit où vous pouvez emmener votre famille, l'été, pour faire un pique-nique, ou faire voler des cerfs-volants le week-end, ou faire du jogging. Mais moi, je dois avouer que je préfère venir ici l'hiver parce qu'il y a pas mal moins de monde, puis aussi parce que les [P]laines d'Abraham sont un endroit privilégié pour observer les étoiles. Je me souviens très bien de la dernière fois que je suis venu ici. En fait, j'avais quinze ans, c'était le 11 décembre 1972, et la raison pour laquelle je me souviens de la date si précisément, c'est que c'était le soir où Apollo 17 s'était posé sur la Lune. Comme c'était la dernière mission Apollo, le public avait l'impression d'avoir déjà tout vu, donc, même les grandes chaînes de télévision américaines ne diffusaient plus les images.

[...]
Alors la meilleure chose à faire, c'était d'éteindre la télévision et de venir ici, sur les [P]laines d'Abraham, observer la Lune en silence et essayer de repérer l'endroit exact où la mission s'était posée. Ce soir-là, la Lune était rouge. Et comme c'était l'époque où j'expérimentais beaucoup le LSD, j'étais convaincu que c'était parce qu'elle saignait ! Je me disais que c'était probablement tous les drapeaux américains qui avaient été plantés par les dernières missions qui la faisaient saigner comme ça.

Robert Lepage, *La Face cachée de la lune*, Québec, L'instant même, collection « L'instant scène », 2007, 76 p., p. 60-61.